

Glossary / Glossaire / Glossar Border Studies

Frontière comme méthode

Astrid M. Fellner
Université de la Sarre

Rebekka Kanesu
Université de Trêves

Border Studies culturelles / théories de la frontière / épistémologies de la frontière / pensée frontalière / borderscapes / Border Studies critiques

Le concept de la « frontière comme méthode » considère la frontière comme une épistémè qui interroge la relation entre le savoir et l'action en adoptant la logique des frontières en tant qu'approche pour étudier les multiplicités des frontières au-delà de la territorialité et des paradigmes hégémoniques.

Fellner, A. M. et Kanesu, R. (2022) 'Border as Method,' dans Fellner, A. M. et Nossem, E. (Éds.), *UniGR-CBS Online Glossary Border Studies*.
DOI: 10.22028/D291-37178

S'appuyant sur le concept de la 'frontière comme méthode' de Sandro Mezzadra et Brett Neilson, le présent article explique comment la frontière, dans la recherche sur les frontières, peut aller au-delà de sa fonction traditionnelle d'objet d'étude et servir de cadre épistémique. Comprendre les frontières en tant que méthodes implique d'adopter une position de recherche qui suit la logique de la frontière et qui traite cette dernière comme une position épistémologique, ce qui donne naissance à la pensée frontalière, une manière de penser et de savoir qui fait référence à la créativité et à l'énergie qui ressort de positions de sujet subalternes. En tant qu'instrument épistémique, qui trouve également son jumeau dans le concept d'"océan comme méthode", la 'frontière comme méthode' est utile dans le projet de maintenir en vie ces connaissances subalternes, contribuant à une forme puissante de décolonisation. Comme le montre cet article, c'est ce changement de *perspective* dans la compréhension de la frontière passant d'objet de recherche à angle de recherche, impliqué par l'idée de 'frontière comme méthode', qui façonne diverses autres conceptualisations concernant les frontières, telles que le concept de 'borderscape'. De toute évidence, il s'agit également d'un raisonnement important qui guide les concepts de 'bordertextures' et de 'bordertexturing', contre-formations épistémologiques qui reconnaissent qu'une épistémologie des frontières implique nécessairement de penser à l'encontre et au-delà des paradigmes occidentaux.

Frontière comme méthode

La frontière comme méthode est actuellement l'un des concepts les plus importants et les plus largement cités dans les Border Studies culturelles. Il sert de nouvel angle de recherche qui transcende la signification des frontières en tant qu'objets d'étude. La frontière, et ses caractéristiques associées, devient alors un outil épistémique qui aide à comprendre et à remettre en cause les phénomènes complexes d'inclusion, d'exclusion, de mouvement, de pouvoir, d'inégalités et les discours dominants en matière de frontière. Le concept de 'frontière comme méthode' a pris de l'importance avec le livre *La Frontière comme Méthode ou la Multiplication du Travail* (2019 [2013]) de Sandro Mezzadra et Brett Neilson. Leur idée reprend le concept d'"océan comme méthode", introduit par Isabel Hofmeyr en 2012. Dans son article, I. Hofmeyr avait montré comment la mer pouvait être à la fois un site et un sujet d'analyse et de théorisation. Selon elle, l'océan Indien offrait de vastes possibilités de recherche transnationale et de travail intellectuel au-delà des frontières restreignantes des États-nations et des limites proposées par les études territoriales. Depuis, le champ des Études Océaniques considère l'océan « à la fois comme un axe thématique et comme un modèle méthodologique pour la réflexion non-linéaire ou non-plane » (Blum, 2013, p. 151). En tant que méthodes, les océans et les frontières ont des fonctions similaires : ils divisent et constituent l'espace, ils relient, ils permettent et canalisent le mouvement et ils créent et contestent des subjectivités (Fellner, 2021).

L'étude de S. Mezzadra et de B. Neilson adopte une position similaire vis-à-vis de la frontière, la comprenant non seulement comme un objet de recherche mais aussi comme une épistémè. Dans leur étude, ils affirment que la mondialisation contemporaine n'a pas conduit à la diminution des frontières mais plutôt à leur prolifération, ce qui est lié à l'intensification de la concurrence au sein des marchés du travail internationaux (Fellner, 2019). Selon eux, les frontières constituent une méthode sociale de division ainsi que de multiplication : non seulement elles divisent l'espace géographique et social, mais elles multiplient également les différences sociales. Pour eux, « la frontière constitue un instrument épistémologique, qui fonctionne dès qu'on établit une distinction entre sujet et objet » (Mezzadra et Neilson, 2019, p. 37). Néanmoins, ils ne sont pas intéressés par l'étude de cet 'instrument' en tant qu'objet en lui-même, mais plutôt par l'exploration des effets des processus de frontière. Cet accent mis sur les processus ainsi que sur leur ouverture générale aux tensions entre concepts et manifestations empiriques guide leur compréhension des moments constitutifs de la frontière (ibid., p. 38). Par conséquent, ils définissent la méthode comme le « rapport entre action et savoir dans une situation où différents régimes et pratiques de savoir entrent en conflit » (ibid., p. 39). À cet égard, la compréhension des auteurs quant à la méthode va bien au-delà de simples technologies, étant donné qu'elle décrit un rapport plus général au monde qui a des dimensions politiques marquées. La méthode est une combinaison de pratiques performatives et d'épistémologies car elle relève « autant de l'action sur le monde que de sa connaissance » (ibid.).

L'idée de 'la frontière comme méthode' implique alors une compréhension de la frontière en tant qu'« angle épistémique » (ibid., p. 9) qui permet de percevoir les conflits et les tensions qui entourent les actes d'inclusion et d'exclusion, tout en faisant attention à l'hétérogénéité des frontières sans les réduire à de simples lignes de séparation (ibid.). Par cette interprétation du concept de frontière, S. Mezzadra et B. Neilson souhaitent mettre l'accent sur le problème de différenciation entre l'intérieur et l'extérieur ou entre

l'inclusion et l'exclusion (ibid., p. 40), notamment dans le contexte d'interaction économique mondiale. Ils dépeignent l'inclusion et l'exclusion non en termes de catégories qui s'opposent mais plutôt comme un continuum (ibid., p. 26). Ils soutiennent que les frontières géopolitiques, sociales, linguistiques, symboliques et culturelles se recoupent désormais d'une manière qui permet de nouvelles formes d'exploitation et de domination (ibid., p. 7). Comme ils l'expliquent :

Les frontières, loin de servir simplement à bloquer ou à entraver le passage des personnes, de l'argent ou des objets au niveau mondial, sont devenues des dispositifs essentiels à leur articulation. Les frontières jouent un rôle clé dans la production hétérogène du temps et de l'espace du capitalisme mondial et postcolonial. (Ibid., pp. 9-10)

En se fondant sur cette approche, les auteurs montrent comment la frontière fonctionne en tant que méthode qui structure et relie les frontières politiques, la mondialisation, les cycles de flux de capitaux, l'accumulation et la migration liée au travail d'une manière hétérogène, produisant différents processus d'inclusion et d'exclusion (ibid., p. 21).

Insistant sur la présence ontologique, la force et la violence des frontières ainsi que sur leurs effets épistémologiques, S. Mezzadra et B. Neilson mettent en avant le concept de la 'multiplication du travail' qui souligne l'hétérogénéité constitutive du travail vivant ainsi que l'articulation des régimes de travail et des différentes formes d'exploitation. Ils donnent une série d'exemples de la manière dont la frontière fonctionne en tant que méthode pour divers domaines de la création du monde, du pouvoir et du travail. Le livre traite successivement des changements de fonction et d'emplacement des frontières, de la tradition de la 'fabrica mundi' (fabrication des mondes), qui, selon les philosophes de la Renaissance Pico della Mirandola et Giordano Bruno, interprétait les frontières au regard de leurs impacts géographiques, du développement de la cartographie moderne et des études territoriales, de la répartition internationale du travail, des aspects temporels de la frontière, de la gouvernementalité et de la souveraineté, de la gestion des mouvements migratoires et des différentes formes de subjectivités politiques, telles que la figure du citoyen-travailleur (ibid., p. 335). Eu égard aux effets des processus de frontières contemporains, S. Mezzadra et B. Neilson se concentrent sur les luttes ouvrières et les relations sur le marché mondial. Ils avancent que la prolifération des frontières fabrique en permanence de nouvelles frontières du capital qui transcendent de nouveaux marchés et de nouveaux produits, multipliant ainsi les opportunités de travail et de possible exploitation (ibid., pp. 96s.). Illustrant les espaces et les temporalités du travail, ils se rapportent, par exemple, aux différences entre le personnel soignant migrant et les traders financiers et à leurs différentes opportunités et voies sur le marché du travail international en fonction des frontières qui s'ouvrent ou qui se ferment devant eux (ibid., pp. 137s.). S. Mezzadra et B. Neilson mettent l'accent sur la manière dont les frontières non seulement excluent, mais incluent divers types de personnes et de travailleurs d'une manière hiérarchique, différentielle et inégale. La puissance ou la violence de la frontière ne s'applique donc pas seulement à sa fonction exclusive, elle s'applique aussi si elle inclut sous la forme d'« inclusion différentielle » (ibid., p. 217). À travers ce processus d'inclusion, les individus sont disciplinés et contrôlés conformément à leurs différents types de travail, aux droits associés et aux possibilités de mobilité (ibid.).

Par ailleurs, la signification du temps est illustrée par le travail des « migrants virtuels » indiens qui travaillent dans des sociétés informatiques, réglant leurs heures de travail conformément à d'autres fuseaux horaires (ibid., p. 183s.). « La tendance du travail à coloniser le temps vécu » (ibid., p. 43) est l'un des aspects de la multiplication du travail par l'intensification. Il convient d'ajouter la diversification, qui se rapporte, comme Marx l'avait déjà dit, aux manières dont le capital s'accroît en permanence et crée de nouvelles sortes de production, et l'hétérogénéité, qui concerne les régimes légaux et sociaux de l'organisation du travail. Décrivant comment les frontières du capital, le travail vivant et les frontières physiques sont profondément liés, le travail doit beaucoup à la tradition autonomiste ou opéraïste italienne.

S. Mezzadra et B. Neilson se concentrent également sur le « travail de traduction » (ibid., p. 359) afin de mettre en perspective de nouvelles compréhensions du commun (par opposition à des communs et le bien commun). Comme les auteurs le soulignent, la traduction est « de toute première importance pour l'organisation des luttes sur les frontières » (ibid., p. 375) et elle est essentielle pour une politique du commun qui doit « dépasser tous les discours invoquant un monde sans frontières » et « renoncer à essayer de faire de la frontière une institution capable de rétablir la justice » (ibid.).

En analysant la prolifération et l'« hétérogénéisation » des frontières, ce qui produit des subjectivités différenciées et des statuts légaux, S. Mezzadra et B. Neilson attirent l'attention sur les frontières en tant que relations matérielles plutôt que 'faits' objectifs. En analysant le travail matériel et idéologique

interdépendant réalisé par les pratiques frontalières, le livre aide à déconstruire la compréhension des frontières en tant que lignes de séparation entre l'intérieur et l'extérieur, se concentrant, en revanche, sur les multiples connexions qui existent entre les personnes au-delà des frontières. En se concentrant sur les luttes frontalières à travers diverses échelles géographiques et en associant la théorie à un certain nombre d'études de cas issues de diverses régions du monde, les auteurs abordent la frontière non seulement comme un objet de recherche mais aussi comme un cadre épistémique, ce qui permet de nouvelles perspectives concernant les pratiques en matière d'établissement de frontières et le maintien des frontières en tant qu'outils essentiels pour la production de force de travail comme ressource de base.

Tandis que le livre *La frontière comme méthode* démontre comment la prolifération des frontières produit un terrain vital pour la prolifération du capitalisme contemporain, il a également inspiré des chercheurs en les incitant à penser à des exemples où la frontière peut être un moyen d'émancipation, de libération et de lutte contre le capitalisme. Il s'avère que ce changement de perspective dans la compréhension de la frontière passant d'objet de recherche à angle de recherche mène à diverses autres conceptualisations des frontières.

L'une des premières chercheuses en matière de frontière à reprendre et développer le concept de Sandro Mezzadra et de Brett Neilson relatif à 'la frontière comme méthode' a été Chiara Brambilla (2015a ; 2015b ; Brambilla et al., 2015). C. Brambilla développe le concept de 'borderscapes comme méthode' comme une manière d'analyser la frontière en tant que site de conflit, de lutte et de devenir (Brambilla, 2015a, p. 29). Elle place le concept de 'borderscape' dans le champ des Border Studies critiques, étant donné qu'il offre de nouveaux points de vue épistémologiques, ontologiques et méthodologiques concernant les complexités et la politique des frontières en conceptualisant les espaces frontaliers au-delà de leurs caractéristiques territoriales et centrées sur l'État (ibid., pp. 16s.). Les 'borderscape' font référence aux pratiques, aux normes et à l'éthique des frontières, aux performances, à la lutte et à la dimension fluide et en constante évolution des zones frontalières qui façonnent les subjectivités politiques et les processus d'inclusion et d'exclusion (ibid., pp. 19s.). Les 'borderscape' sont liés à des « questions de politique » (Brambilla et al., 2015, p. 4) car ils font ressortir les espaces en conflit où les pratiques et les discours hégémoniques et anti-hégémoniques en matière de frontière s'accumulent (Brambilla, 2015a, p. 20).

Dans son article *From Border as a Method of Capital to Borderscape as a Method for a Geographical Opposition to Capitalism* (Brambilla, 2015b), elle applique explicitement l'idée du ou des 'borderscape(s)' comme méthode visant à penser et à critiquer le capitalisme contemporain. Premièrement, C. Brambilla affirme que le panorama développé de manière inégale qui crée les fondations du capitalisme est fondé sur des notions géographiques fondamentales telles que la 'frontière' et le 'paysage' ('landscape') et sur la manière dont elles structurent le monde. Elle soumet l'idée que la géographie devrait également offrir des concepts alternatifs au capitalisme tels que la résistance, ce qu'elle propose via le concept de 'borderscape' (ibid., n.p.).

Comme S. Mezzadra et B. Neilson, C. Brambilla propose de ne pas réduire la frontière à la ligne géographique qui existe entre les États, mais de la repenser et de tenir compte de ses significations multidimensionnelles afin d'acquérir une compréhension plus complexe de la relation entre capital et État. Pour elle, le paysage est un espace frontière qui est caractérisé par le mouvement et le changement, ce qui reflète les conflits sociaux et a, par conséquent, le potentiel d'éclairer la relation entre le territoire, les frontières et le capital. S'appuyant sur l'idée de « -scapes » d'A. Appadurai (1996), que ce dernier comprend en tant que dimensions des flux culturels internationaux, C. Brambilla esquisse son propre concept de 'borderscapes' en tant que forme fluide et inégale des paysages de la mondialisation. Le 'borderscape' processuel et dé-territorial est toujours « en gestation » alors qu'il structure les lieux et les périodes hégémoniques du capitalisme mondial (Brambilla, 2015b, n.p.).

Dans le même temps, toutefois, les 'borderscapes' sont des 'biens communs', étroitement liés à la vision du commun de Sandro Mezzadra et Brett Neilson, et peuvent ainsi être des lieux de résistance anticapitaliste (ibid.). Le concept de 'borderscape' comme méthode nous encourage donc à repenser la relation entre l'espace et le politique car il structure le conflit permanent et les processus de négociation entre la frontière comme méthode de capital et comme bien commun pour l'« opposition géographique au capitalisme » (ibid.). Utiliser le concept de 'borderscapes' comme méthode signifie alors « le glissement d'un savoir fixe à un savoir capable d'éclairer un espace de négociation d'acteurs, d'expériences et de représentations articulées à l'intersection de tensions concurrentes voire contraires (...). [Cela] ouvre un nouvel espace de possibilités politiques, un espace dans lequel de nouveaux types de subjectivités politiques deviennent possibles » (Brambilla, 2015a, p. 29).

Depuis la publication du livre de S. Mezzadra et B. Neilson et des articles de C. Brambilla, le concept de 'frontière comme méthode' est devenu populaire dans les Border Studies, tout particulièrement dans la pensée décoloniale où il trouve un terrain propice, ce qui avait déjà été soigneusement préparé par Walter D. Mignolo. Dans son ouvrage *Local Histories/Global Designs : Coloniality, Subaltern Knowledge and Border Thinking* (2012 [2000]), Walter D. Mignolo avait déjà développé l'idée de 'pensée frontalière' en 2000, montrant comment la frontière peut être utilisée en tant que méthode (épistémologique) pour la décolonisation. Dans son livre, W. Mignolo recherche un moyen de surmonter la modernité et de reconnaître simultanément la différence coloniale à partir de perspectives subalternes. L'outil permettant d'atteindre cet objectif est la pensée frontalière (Mignolo, 2012 [2000], p. 6), que Mignolo définit comme « les moments dans lesquels l'imaginaire du système mondial moderne se fissure » (ibid., p. 23). En ce sens, la pratique de la pensée frontalière est un moyen de rendre d'autres mondes (et non d'autres modernités) possibles (Mignolo et Tlostanova, 2006, p. 219). Il place sa théorie tout à fait volontairement au sein des territoires des luttes coloniales et postcoloniales. La pensée frontalière concerne les connaissances et la compréhension, l'épistémologie et l'herméneutique, et elle remet en question de manière intrinsèque les manières hégémoniques de connaître et de construire le monde (Mignolo, 2012 [2000], p. 5). L'objectif de la pensée frontalière est d'interroger et de contester les épistémologies hégémoniques et impériales du racisme, du sexisme, du patriarcat, de l'hétéronormativité et des hiérarchies ethniques (Mertlitsch, 2016, p. 137). Pour Walter Mignolo, le principe de la pensée frontalière est de « penser à partir de concepts dichotomiques plutôt que d'ordonner le monde en dichotomies. La pensée frontalière [...] est, logiquement, un lieu d'énonciation dichotomique » (Mignolo, 2012 [2000], p. 85). En ce sens, la pensée frontalière n'est pas seulement une double conscience, elle est aussi une « double critique » car elle se situe à la frontière du système mondial moderne/colonial et elle est en mesure de réfléchir des deux côtés (ibid., p. 84). Par conséquent, la pensée frontalière peut servir de « critique » et de méthode décoloniale (ibid.). En tant que méthode, la pensée frontalière essaie de transcender la modernité et les notions associées d'infériorité et d'altérité, d'oppression et d'injustice. Cela implique la prise de conscience du fait que la « transmodernité » est uniquement possible en pensant et en parlant du point de vue de l'autre supposé, à partir de l'extériorité des zones frontalières (Mignolo et Tlostanova, 2009, p. 19).

La 'frontière comme méthode' est également une ligne de réflexion importante qui guide les concepts de 'bordertextures' et de 'bordertexturing', qui sont actuellement développés par le groupe de travail Bordertextures du Centre européen d'études sur les frontières (Weier et al., 2018 ; Wille et al., à venir). Dans cet imaginaire conceptuel, la frontière géopolitique elle-même cesse d'être une suture reliant deux tissus nationaux différents et distincts pour devenir une texture, un trope et topos complexe et multidimensionnel tissé de nombreux fils, tels que la politique, l'économie, les pratiques culturelles, les discours de race, de sexualité, etc., qui se mélangent et se croisent pour créer un continuum transnational des deux côtés de la frontière (Weier et al., 2018, p. 2). Insistant sur le fait que la formation des territoires et des corps est intrinsèquement entremêlée, faisant ainsi de « la » frontière une texture dont l'analyse requiert nécessairement une théorisation des structures, institutions et flux socioéconomiques, l'acte de 'bordertexturing', tel que le nomme Astrid M. Fellner, peut devenir un outil important dans l'analyse littéraire et culturelle où « il signifie écouter les diverses histoires de la frontière, réaliser une cartographie approfondie des zones frontalières qui reprend des voix frontalières hétéro-glossiques orchestrées différemment » (Fellner, à venir a). Le 'bordertexturing' repose sur l'idée de la frontière comme méthode, « considérant la frontière comme une contre-formation épistémologique qui reconnaît qu'une épistémologie des frontières implique nécessairement de penser à l'encontre et au-delà des paradigmes occidentaux » (Fellner, à venir b). Pour A. M. Fellner, le 'bordertexturing' devient alors une pratique essentielle en matière de zone frontalière qui peut servir de forme d'ignorance épistémologique.

À bien des égards, la pensée de la frontière comme méthode est inspirante pour ce qui est de l'image des diverses relations frontalières quotidiennes qui influencent nos sociétés actuellement. Tandis que S. Mezzadra et B. Neilson démontrent le rôle de la frontière dans la mondialisation du travail, le capitalisme contemporain et les luttes liées, ils nous invitent également à réfléchir à d'autres scènes sociopolitiques où les frontières servent de méthode d'inclusion différentielle. Comme les exemples des 'borderscapes', de la pensée frontalière et des 'bordertextures' peuvent le laisser entendre, le dilemme de la frontière peut diriger notre attention sur les points de convergence des luttes de pouvoir, des espaces disputés et des systèmes de connaissance ainsi que sur les sites d'émancipation. Il peut même y avoir de nombreux autres cas concernant la question de savoir quand et comment la frontière peut être utilisée en tant que méthode. Dans toutes ces théorisations, la frontière est un outil très puissant. Elle peut à la fois multiplier et intensifier les rapports de force, les hiérarchies et l'exploitation, tel que le soutiennent S. Mezzadra et B. Neilson, ou elle peut diversifier les perspectives, favoriser la communication et engendrer l'émancipation,

la pensée décoloniale et contester l'oppression, tel que le montre les concepts de 'borderscapes' et de pensée frontalière. De plus, lorsqu'on s'intéresse au contexte de 'bordertextures' et à l'acte de 'bordertexturing', l'idée de la frontière comme méthode aide à (dé)mêler les zones hybrides d'existences entrelacées et continues.

Lorsqu'on s'intéresse à l'idée de la frontière comme méthode, nous devrions également envisager ses limites, tel que l'avance C. Rumford (2014), par exemple. Il critique le fait que l'exposé de S. Mezzadra et B. Neilson concernant la frontière comme méthode continue à se concentrer de manière excessive sur les frontières hégémoniques visibles, telles que les frontières étatiques, qui sont reconnues par toutes les parties (ibid., p. 43 ; p. 50). Il propose, à l'inverse, une approche multi-perspective des frontières qui se détache du besoin de consensus frontalier, de centralisation et de visibilité (ibid., pp. 45s.). Par ce changement de perspective, C. Rumford met en lumière différents types de frontière qui émergent et changent via le travail quotidien sur les frontières à différents endroits et qui ne sont ni reconnus par tout le monde ni visible ou pertinentes pour tous (ibid., pp. 50s.). Avec ce changement, il cherche à décentrer la frontière (étatique) en tant qu'espace privilégié pour la compréhension des processus mondialisés, tout en adoptant dans le même temps un point de vue qui choisit de « voir comme une frontière » et « bien au-delà de la frontière » plutôt que de juste regarder de l'autre côté de cette frontière (ibid., p. 52).

Tenant compte de cette approche multi-perspective, nous pouvons demander, d'un œil critique, comment, quand et où la frontière devient une méthode. Conscients du fait que les 'borderscapes' ou les 'bordertextures' sont des configurations en forme de membranes en constante évolution et hétérogènes, nous avons toujours besoin de comprendre pour qui la frontière peut faire office de méthode dans un certain cadre spatial et temporel et qui se retrouve inclus ou exclu dans ces circonstances. Ainsi, la notion de frontière comme méthode devient encore plus puissante quand nous l'orientons dans l'axe des espaces frontaliers invisibles en écoutant les voix silencieuses, en voyant au-delà des sites frontaliers hégémoniques et en reconnaissant les petites luttes frontalières cachées du quotidien. L'utilisation de la frontière comme méthode pour voir les espaces frontières qui se créent entre des rencontres frontalières puissantes révèle le potentiel analytique de cet angle épistémique. Pour nous, la frontière comme méthode va bien au-delà de la notion d'État et de territoire car elle est entrelacée avec diverses frontières symboliques et ontologiques puissantes, par exemple entre des catégories identitaires telles que la race, le genre, la classe et l'origine ethnique ou entre différentes connaissances, mobilités, politiques, émotions, imaginations et temporalités. Ce sont justement ces aspects de l'épistémè de la frontière qui nous permettent d'utiliser la notion de frontière comme méthode comme un outil pour développer d'un œil critique des interprétations plus complexes et sensibles des relations conflictuelles entre frontières et limites.

RÉFÉRENCES

- Appadurai, A. (1996) *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Univ. of Minnesota Press, Minneapolis.
- Blum, H. (2013) 'Introduction: Oceanic Studies', *Atlantic Studies*, vol. 10 n° 2, pp. 151-155.
- Brambilla, C. (2015a) 'Exploring the Critical Potential of the Borderscapes Concept', *Geopolitics*, vol. 20 n° 1, pp. 14-34.
- Brambilla, C. (2015b) 'From Border as a Method of Capital to Borderscape as a Method for a Geographical Opposition to Capitalism', *Bollettino della società geografica italiana*, vol. XIII, pp. 393-402.
- Brambilla, C., Laine, J., Scott, J. W. et Bocchi, G. (Éds.), (2015c) *Borderscaping: Imaginations and Practices of Border Making*, Farnham, Ashgate.
- Fellner, A. M. (2019) 'Border as Method, or the Multiplication of Labor', Entrée dans le Centre de ressources documentaires du UniGR-CBS, [en ligne] <http://cbs.uni-gr.eu/fr/ressources/centre-de-ressources-documentaires/liste-des-ressources/border-method-or-multiplication> (consulté le 3 juin 2022).
- Fellner, A. M. (2021) 'Globale Fluchtgeschichten in transmediterranen und transatlantischen Grenzräumen', dans Roelens, N., Heimböckel, D. et Wille, C. (Éds.), *Fuga – Confine – Integrazione / Flucht – Grenze – Integration*, transcript, Bielefeld, pp. 47-64.
- Fellner, A. M. (à venir a) 'Drawing the Medicine Line: Bordertextures in Whoop-Up Country', dans Desmond, J. et Habib, J. (Éds.), *The 'Other' Border: Canada and the United States*, Wilfrid Laurier P., Toronto.
- Fellner, A. M. (à venir b) 'Thinking from the Border: Bordertexturing as an Epistemic Framework', dans Wille, C., Fellner, A. M. et Nossem, E. (Éds.), *Bordertextures: A Complexity Approach to Cultural Border Studies*, transcript, Bielefeld.
- Fisher, M. S. et Downey, G. (2006) *Frontiers of Capital*, Duke Univ. Press, Durham.
- Hofmeyr, I. (2012) 'The Complicating Sea: The Indian Ocean as Method', *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 32 n° 2, pp. 584-590.
- Mertlitsch, K. (2016) *Sisters - Cyborgs - Drags: Das Denken in Begriffspersonen der Gender Studies*, transcript, Bielefeld.
- Mezzadra, S. et Neilson, B. (2008) 'Die Grenze als Methode, oder die Vervielfältigung der Arbeit', *transversal*, vol. 6, [en ligne] <https://transversal.at/transversal/0608/mezzadra-neilson/de> (consulté le 3 juin 2022).
- Mezzadra, S. et Neilson, B. (2013) *Border as Method, or, the Multiplication of Labor*, Duke Univ. Press, Durham.
- Mignolo, W. D. et Tlostanova, M. V. (2006) 'Theorizing from the Borders Shifting to Geo- and Body-Politics of Knowledge', *European Journal of Social Theory*, vol. 9, pp. 205-221.
- Mignolo, W. D. (2012) [2000] *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton Univ. Press, Princeton.
- Rumford, C. (2014) *Cosmopolitan Borders*, Palgrave Macmillan, Basingstoke (UK).
- Tlostanova, M. V. et Mignolo, W. D. (2009) 'On Pluritopic Hermeneutics, Trans-modern Thinking, and Decolonial Philosophy', *Encounters*, vol. 1 n° 1, pp. 11-27.
- Weier, S., Fellner, A. M., Frenk, J., Kazmaier, D., Michely, E., Vatter, C., Weiershausen, R. et Wille, C. (2018) 'Bordertexturen als transdisziplinärer Ansatz zur Untersuchung von Grenzen. Ein Werkstattbericht', *Berliner Debatte Initial*, vol. 29 n° 1 (Special Issue 'Komplexe Grenzen'), pp. 73-83.
- Wille, C., Fellner, A. M. et Nossem, E. (Éds.), (à venir) *Bordertextures: A Complexity Approach to Cultural Border Studies*, transcript, Bielefeld.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Astrid M. Fellner est titulaire de la chaire d'Études littéraires et culturelles nord-américaines à l'Université de la Sarre. Elle possède un doctorat de l'Université de Vienne où elle a également obtenu son 'Habilitation' d'Études américaines. Elle est directrice de l'Université de la Grande Région – Center for Border Studies et co-éditrice du présent Glossaire trilingue relatif aux frontières. Elle est également la cofondatrice du Master en Border Studies trinational et trilingue de l'UniGR, dans le cadre duquel elle (co-)enseigne à plusieurs classes dans le domaine des Border Studies culturelles. Elle s'intéresse aux Border Studies depuis ses études sur la littérature et la culture chicano en tant que titulaire d'une bourse d'étude Fulbright à l'Université du Texas d'Austin en 1990/91. En 2002, elle publie sa monographie *Articulating Selves: Contemporary Chicana Self-Representation* (Braumüller). Dans le domaine des études sur les Chicanos, elle a également édité le volume *Body Signs: The Latino/a Body in Cultural Production* (LIT Verlag, 2011) et a rédigé plusieurs articles sur la littérature chicano, la littérature des frontières et les pratiques artistiques indigènes, les formes de connaissances sur les frontières (queer) et les pratiques décoloniales. Elle se lance également dans les Border Studies comparatives, travaillant non seulement sur les pratiques culturelles dans les zones frontalières entre les États-Unis et le Mexique mais également sur la frontière américano-canadienne et dans les zones frontalières européennes. Elle travaille actuellement sur un projet sous la forme d'un livre intitulé *Alterna(rr)atives in the Canada-US Borderlands*.

Rebekka Kanesu est doctorante en géographie humaine au département des Sciences Spatiales et Environnementales de l'Université de Trèves. Elle dispose d'une formation en anthropologie sociale et culturelle et s'intéresse à des sujets qui tournent autour des relations entre l'humain et l'environnement, de l'écologie politique et des géographies plus qu'humaines en lien avec les études sur les frontières. Dans son projet de doctorat 'Liquid Lines - on rivers and borders in the Anthropocene', elle étudie la relation entre les individus, les poissons et la rivière transfrontalière de la Moselle en tant qu'infrastructure du point de vue de l'écologie politique qui prête, par exemple, attention aux discours faiseurs de frontière et d'État. Des approches telles que 'la frontière comme méthode' ou la pensée frontalière l'inspirent pour regarder au-delà des formations de frontières hégémoniques et repenser les frontières épistémologiques établies, comme entre la nature et la culture, par exemple, les différentes échelles ou les temporalités. De plus, Rebekka travaille en tant qu'assistante de projet pour le projet interdisciplinaire INTERREG VA Grande Région financé par l'UE 'Centre européen d'études sur les frontières de l'Université de la Grande Région' et aide à coordonner les publications du CBS.

cbs.uni-gr.eu
borderstudies.org

 @unigr_cbs



Interreg 
Grande Région | Großregion
Fonds européen de développement régional | Europäischer Fonds für regionale Entwicklung

